

LES DOSSIERS DE LA CRIM' (Tome 2)

Deux affaires de crimes en série



Bertrand Picard

Bertrand Picard

Les Dossiers de la Crim' - Tome 2

Deux affaires de crimes en série

© Bertrand Picard, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9860-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mort sur commande

Chapitre 1

Sarah Weber retourna une fois de plus dans sa jolie salle de bains en marbre gris et se regarda dans la glace. Pour ses 30 ans, elle ne se trouvait pas mal du tout, surtout dans cette robe du soir qui faisait ressortir son bronzage.

Huit jours aux Seychelles, c'était court, mais paradisiaque.

Elle était rentrée la nuit précédente en première classe, et ce n'étaient ni les trois heures de décalage horaire ni le vol de plus de onze heures qui lui donnaient cette impression bizarre de douce irréalité, mais plutôt le contraste entre le temps paradisiaque qu'elle avait connu pendant huit jours et celui de Paris en janvier.

Comme un ami lui avait dit, elle avait la sensation, depuis son arrivée ce matin à Roissy, de voir la vie en noir et blanc après avoir quitté une existence en couleurs.

Elle avait retrouvé son joli appartement du 7^e arrondissement avec ses objets favoris bien en place et le calme luxueux du quartier.

Mais elle avait encore devant les yeux des flashes de mer paradisiaque. Elle sentait également sous ses pieds la douceur tiède des planches de la mini-terrasse de son bungalow, à travers lesquelles elle apercevait le miroitement de l'eau quasi transparente sur ce fond merveilleux de sable blanc.

Elle croyait même percevoir le parfum sucré des cocktails et le goût légèrement piquant de la nourriture gentiment épicée.

Mais voilà, il fallait bien revenir, chassée du paradis par la main cruelle du destin.

Elle se contempla encore une fois dans la glace.

Elle estima sa tenue un peu voyante, peut-être, mais cela plaisait à son ami, le docteur Maurice Hamon, un chirurgien mondain qui travaillait à la clinique Chabrol, avenue de Lowendal, au cœur du chiquissime 7^e arrondissement.

Elle l'avait connu alors qu'elle était infirmière anesthésiste au bloc opératoire, mais depuis, se dit-elle en inspectant pour la sixième fois son rimmel et son rouge à lèvres, que de chemin parcouru !

Elle soupira de satisfaction puis regarda sa petite montre en or et diamants, assez clinquante, une vraie Rolex qu'il lui avait offerte pour son 30e anniversaire, et constata qu'il était déjà 9 h 20 et que Maurice était encore plus en retard que d'habitude.

Elle était familiarisée avec ces écarts d'horaire. Elle était infirmière anesthésiste et savait très bien que les malades sont à soigner à tous les instants, qu'en chirurgie notamment, il faut abandonner l'idée d'une existence régulière, réglée, et que le retard fait partie intégrante du style de vie dans le corps médical et paramédical.

C'était amusant en début de carrière et cela ajoutait au côté bohème de la vie lorsque l'on était jeune, mais assez rapidement, l'on s'en lassait, et l'âge venant, l'on aspirait à la sérénité des horaires prévisibles.

Elle avait bien essayé, mais sans succès, de le joindre sur son portable pour lui rappeler qu'ils devaient dîner chez Maxim's avec un couple de collègues pour leur raconter ces merveilleuses vacances lointaines, puis aller dans une nouvelle boîte à la mode, « Le Calypso ». Il fallait tout de même qu'il se décide à venir.

Aussi fut-elle prise d'une brusque inquiétude et pâlit sous son bronzage.

C'est que, professionnellement, Sarah avait acquis cette sorte de préséance qui lui faisait craindre, souvent à juste titre, les coups durs quand ils se produisaient au bloc opératoire avec un patient.

Mue par son instinct, elle se saisit de son smartphone et sonna la gardienne de l'immeuble cosu de l'avenue de Breteuil où le chirurgien avait son grand appartement.

— Madame Alvarez, dit-elle lorsqu'elle entendit la voix bien timbrée de la brave personne vibrer dans son écouteur, c'est Sarah. Je suis inquiète : le docteur Hamon devait passer me chercher il y a déjà plus d'une heure et il ne répond pas au téléphone. Vous voulez bien aller voir ?

Merci, non, ajouta-t-elle, nous raccrochons et, quand vous serez chez lui, rappelez-moi.

Madame Alvarez jeta en soupirant un regard de regret sur son jeu favori que la télévision diffusait le mardi soir, « La pensée magique ». Elle mit son châle sur les épaules, caressa la tête de Perdido, son chat roux, et se dirigea à travers le hall pompeux de l'immeuble vers l'ascenseur.

Le docteur Hamon habitait au troisième, un cent cinquante mètres carrés dont les balcons donnaient sur la façade de l'église Saint-Louis-des-Invalides.

Elle enfonça la clé à pompe dans la serrure de la large et lourde porte blindée et celle-ci pivota silencieusement sur ses trois gonds.

L'entrée était brillamment illuminée et Madame Alvarez appela plusieurs fois sans obtenir de réponse :

— Doctor ? Doctor ?

Tout était étrangement calme. Habituellement, lorsque le docteur était présent, elle entendait le brouhaha de la télévision qu'il allumait systématiquement sur une chaîne d'information en continu afin que le récepteur lui tînt compagnie.

Pourtant, là, il devait être arrivé, car le lustre un peu pompeux qui ornait l'entrée resplendissait de tous ses feux et, derrière la lourde sculpture cinquante – une compression de César – qui décorait aussi la pièce, l'éclairage indirect projetait sur le mur la silhouette singulière de l'œuvre massive.

Madame Alvarez, pourtant naturellement peu anxieuse, fut prise du sentiment bizarre que l'on éprouve lorsque l'on est confronté à une situation anormale, voire menaçante.

Elle renouvela en vain son appel et, après quelques secondes d'hésitation, se domina et se dirigea à travers le couloir également éclairé vers le salon.

Elle s'avança et parvint devant les larges portes qui marquaient l'entrée pompeuse de l'immense pièce.

Le salon était lui aussi abondamment illuminé, et rien, dans sa première partie ornée de grands canapés de couleur crème s'agençant devant une spectaculaire baie donnant sur l'avenue, avec en perspective la silhouette gracieuse de l'église Saint-Louis-des-Invalides, dont le dôme doré brillait dans la nuit, ne semblait en désordre.

Cependant, la pièce était très vaste, et elle traversa cette première partie avant

de parvenir à une seconde moitié d'un ordonnancement plus intime où de confortables fauteuils de cuir se disposaient autour d'une large cheminée de style Régence.

C'est dans ce cadre que se révéla une scène tellement affreuse que la gardienne ne put retenir un cri en portant la main à sa poitrine.

Le médecin gisait, allongé sur le ventre, le visage comme enfoncé dans un beau tapis de soie chinois. Il était en tenue d'intérieur.

En s'avançant vers lui, toute tremblante, Madame Alvarez vit sur la tablette de marbre, devant les fauteuils, un petit plateau contenant une seringue, des ampoules ainsi qu'un garrot.

Elle vint à lui et, d'une main hésitante, avec effort, lui souleva les épaules pour tenter de le retourner.

À son contact, elle sentit la froideur de son corps ainsi que sa rigidité, et, connaissant la vie pour avoir soigné des personnes âgées dont elle avait déjà constaté le décès, elle comprit que le médecin était mort.

Son visage était livide et ses traits exprimaient la souffrance. De sa bouche et de son nez s'écoulait un liquide mousseux légèrement rosé.

Il tenait encore à la main un petit spray d'un médicament qu'il avait sans doute essayé de s'administrer.

Comme la gardienne, malgré son stress, était une femme de sang-froid, elle plongea la main dans la poche de sa blouse et en sortit son smartphone. D'un doigt tremblant, elle composa le numéro du SAMU.

En entendant la sonnerie de l'appel, elle se domina et se prépara à tenir à son destinataire un discours intelligible et à répondre aux questions précises qui lui seraient posées.

Maîtrisant sa tendance naturelle qui consistait à hurler dans les micros des téléphones et à retrouver, sous l'empire de l'émotion, un débit très accéléré et un accent ibérique très marqué qui la rendait moins compréhensible à ses auditeurs, elle s'efforça au calme.

Elle décrivit l'état du docteur à l'interlocuteur, qui lui passa rapidement un médecin, puis indiqua l'adresse et donna le code d'accès de la porte cochère.

Puis, comme le praticien le lui avait demandé, elle plaça Monsieur Hamon en position latérale de sécurité.

Mais, en manipulant avec difficulté les jambes et les épaules de la victime, elle ne se faisait pas trop d'illusions. Il était bel et bien mort.

Elle ne toucha plus à rien, se doutant que cette scène allait faire l'objet d'investigations policières pour lesquelles elle aurait à satisfaire à moult interrogations.

Elle hésita à appeler Sarah, préférant que la terrible nouvelle qu'elle aurait à lui apprendre soit établie par les médecins.

Elle n'eut d'ailleurs pas longtemps à attendre, car elle entendit la sonnerie de l'interphone et confirma l'étage à son interlocuteur.

Elle perçut le moteur de l'ascenseur puis les paroles échangées, les pas lourds de l'équipe de secours et, se portant à la porte, elle ouvrit aux hommes en blanc.

En un instant, les trois gaillards chargés de sacs de transport envahirent l'entrée pourtant vaste et suivirent la gardienne dans le couloir.

Ils amenaient avec eux le froid de la rue, et les gouttelettes de pluie qui avaient déjà imprégné les housses imperméables de leur attirail s'écoulèrent sur l'épaisse moquette qui garnissait l'appartement.

Elle les guida vers la victime.

Elle assista au ballet classique des secouristes. Le réanimateur se porta au chevet de Hamon et ne tarda pas à reconnaître la mort.

Il prit immédiatement la bombe aérosol en main et déclara en se tournant vers la concierge :

— C'est du Nyxoïd : ça se prend par le nez, en spray. C'est un antidote contre les drogues, vous savez. Ce monsieur est décédé d'une overdose foudroyante. Il n'a pas eu le temps de s'en servir, mais il en était pourvu.

— C'est un docteur, Monsieur Hamon, il est chirurgien à la clinique Chabrol, c'est à quelques rues.

— Oui, oui, on connaît, vous pensez ! On va souvent chercher des malades chez eux quand leurs interventions tournent mal.

Maintenant que vous me l'apprenez, je crois que je le remets. J'ai dû avoir affaire à lui pour des patients. Il faut dire que le pauvre type n'est pas très reconnaissable.

C'était un médecin et un habitué des drogues, c'est pour ça qu'il avait son spray à portée de main. Il y a ses seringues et trois ampoules sur la tablette, dont une vide. Tout ça va être saisi par la police.

Il prit le bras du mort et l'inspecta.

— Regarde, dit-il à son infirmier, il y a la trace de l'injection qui a mal tourné, et pas mal d'autres d'ailleurs.

Et cette mousse qui lui sort du nez et de la bouche, c'est un énorme œdème pulmonaire. Il a dû encaisser une dose terrible, peut-être un mélange de substances. Tout cela sent l'affaire criminelle. Appelle la police.

L'infirmier ne tarda pas à être en communication avec le commissariat du 7e, où il eut contact avec un inspecteur.

— Ils arrivent, dit-il, et ils vont prévenir la Crim' d'emblée : j'ai dit que, pour nous, ce n'était sans doute pas un accident.

Lorsque le téléphone sonna sur le bureau de l'inspecteur principal Vasseur, qui était de garde ce soir-là, il était en train de lire, dans les pages consacrées aux affaires internationales d'un grand quotidien du soir, un article ardu sur l'Afghanistan. Il décrocha avec une certaine impatience, déçu d'être interrompu dans la compréhension du papier.

Il eut au bout du fil un préposé du commissariat du 7e.

— Comment ? Une overdose qui a mal tourné... Le SAMU pense que ce n'est pas accidentel... Un chirurgien du quartier...

Bon, on va prévenir le légiste et le parquet. De toute façon, il faudra une expertise toxicologique.

Qui est sur place actuellement ? Quoi ? Votre inspecteur est en route... La concierge... Qu'elle ne touche à rien et que le SAMU attende l'arrivée de la police, sinon on aura une scène de crime illisible.

Il releva l'adresse, puis reposa le combiné et se dit qu'il n'était pas fâché de